

Jean GIOT

Université de Namur (Belgique)

Ressorts textuels d'une éviction : paradoxes d'un article de presse

Yet I'll not shed her blood

Shakespeare, *Othello*, V, II

Résumé. — On propose une analyse linguistique strictement interne d'un article de presse. Attention particulière est portée aux représentations de discours autres que cet article met en scène, et aux ressources argumentatives qui construisent des images conflictuelles. On examine aussi titres et intertitres, l'absence de références et l'usage singulier d'un connecteur argumentatif. Des contradictions propres à ce discours de presse sont relevées.

Mots-clés. — discours rapportés - stratégies textuelles - contradictions internes

Objet et limites du propos

Le présent texte étudie un article du journal français *Le Monde* intitulé « Universités : le débat sur l'islam radical est-il possible ? », paru le 12 juin 2023, pp. 12-13, dans la version publiée sur le site du journal le 10 juin 2023 (hors donc des modifications du 14 juin). Lien au 16 juillet 2023 : https://www.lemonde.fr/societe/article/2023/06/10/le-debat-academique-sur-l-islam-est-il-possible-au-sein-des-universites_6177050_3224_....

Il s'agit d'une proposition d'analyse interne de cet article. On ne discutera pas d'un livre récent, qui y est évoqué, de Florence Bergeaud-Blackler, ni de l'ensemble de son œuvre, ni de la possibilité ou non d'un débat dans telles institutions savantes. Cette analyse interne ne discutera pas non plus les études scientifiques invoquées, qu'on adopte ici pour leur intérêt analytique. A ce titre, elles ne servent que d'auxiliaires au seul objet du présent texte : mettre en lumière des procédés d'écriture accusatoires au point d'en devenir intrinsèquement contradictoires, et paradoxaux jusqu'à justifier les points de vue du mis en cause.

Sauf cas de psittacisme, la lecture comporte évidemment une part d'interprétation, c'est-à-dire un processus d'assignation du sens. Par ailleurs, aucune lecture n'énonce un sens littéral immédiatement identifiable. Tout sens, qu'il soit ou non énoncé par une lecture, résulte d'une interprétation complexe. (Rastier 2009 : 106)

Dans cette mesure, on ne traite ici que de l'énonciation représentée, l'énonciation réelle ne relevant pas de la linguistique (Rastier 2011 : 79), mais de la psychologie sinon d'une philosophie.

Corrélativement, seuls importent les dispositifs linguistiques susceptibles de créer des impressions, au demeurant conventionnelles, d'objectivité ou de subjectivité (Rastier 2016 : 91). S'ensuit que l'on n'a pas accès à des propositions qu'on devrait tenir pour vraies, mais seulement à des énoncés présentés comme tels (Rastier 2009 : 198) : la vérité qu'évoque la sémantique ici engagée « doit être rapportée au référent interne du texte, c'est-à-dire, en dernière analyse, à la cohésion textuelle en ce qu'elle suscite une impression référentielle » (Rastier 2016 : 87).

L'analyse conjugue trois registres, dont nous empruntons les dénominations à Fr.Rastier (2016) : un registre *dialogique* (point 2), qui prend en compte une modalité énonciative remarquable dans la représentation de discours autres, que J.Authier-Revuz (2020 : 313) appelle *bivocalité* (2.2), et les figures argumentales qu'elle met en œuvre (2.3) ; un registre *thématique* (point 3), où s'attestent les contenus investis, les univers qu'ils décrivent, exemplairement par des jeux d'oppositions cependant démenties, ou du moins altérées, par inconsistance (3.1), par confusions (3.2) et par mise en scène de toutes sortes d'évaluations et de normes doxales, supposées (3.3) ou simultanément éludées (3.4) ; un registre *tactique* qui repère la disposition séquentielle non linéaire selon laquelle les unités sémantiques sont produites et interprétées, soit un cadre global (point 1) et le paratexte (point 4). La tactique encadre donc la dialogique et la thématique, ce qui permet au mieux d'en dégager la portée dans la construction du sens. Un point 5 examine comment l'usage singulier d'un connecteur confirme finalement un éthos, illustré de variations sur des thèmes prêtés à des voix concordantes, qui prétend conduire le lecteur vers des conclusions. Cet ethos sera apparu comme exacerbé dans l'adresse sinon l'injonction faite au lecteur d'inférer lui-même des chefs d'accusation en adoptant et complétant un raisonnement que Perelman et Olbrechts-Tyteca (2006 : 454) exposent comme *proportionnalité inverse* (point 3), comme il sera apparu comme accompli dans la coïncidence, malgré les apparences illusoire d'une disjonction, entre l'univers de référence de l'article étudié et l'espace énonciatif propre aux acteurs qu'il appelle à comparaître, soit leur univers d'assomption, selon une distinction que nous empruntons à Fr.Rastier (2009 : 198 ; 2016 : 88) (point 2).

1. Quel cadre le texte construit-il ?

Le texte s'ouvre sur le schéma suivant :

- il y a des menaces de mort contre Fl.Bergeaud-Blackler ;
- Fl.Bergeaud-Blackler se dit en ce cas dans son contexte professionnel.

Le texte se clôt sur le schéma suivant :

- beaucoup d'autres dans ce contexte professionnel ne connaissent pas de menaces ;
- il y a des menaces de mort contre Fl.Bergeaud-Blackler.

Soit un rappel de la mort menaçante dès le début et en fin, et, entre les deux, une mise en scène d'abord d'une étrangeté puis d'une disqualification, dont la progression s'articule à des représentations de discours autres et à des thèmes récurrents, ainsi qu'à un paratexte (titre, intertitres) insistant.

Le journal, qui se donne pour citer ces discours autres, en fait les redouble et les réitère, accomplissant dans une manière de choralité, une mise à mort textuelle susceptible de reproduire, sinon d'induire, ce qu'il en est, prétend-on, dans l'ordre social. L'invocation à la mort a vertu oraculaire : ouverture et clôture d'un texte d'où elle sourd continûment, empreint qu'il est de doxa dans ces effets de choralité qui, sous une prétention à la minimiser et à la condamner, la commentent de motifs et la parent de variations.

2. Les représentations de discours autres dans cet article du journal

Le texte est largement construit sur une trame de citations, entrelaçant des thèmes comme la sérénité ou la compétence de façon disqualifiante.

2.1. Pourquoi retenir les modalités des citations ?

Par rapport à ce qu'il en est de la réalité du dire en dialogue avec d'autres, c'est-à-dire [...] des surgissements *in vivo* de l'altérité de la parole d'énonciateurs en chair et en os, les discours autres mis en place par le Discours [du journal, ici] sont ses «créatures» qu'il fait surgir par sa parole, sans se départir de la position de surplomb depuis laquelle il sera toujours celui qui les «fait parler» quand il prétend ou s'efforce de leur «laisser la parole». (Authier-Revuz 2020 : 484)

Il y a autoconfiguration du propos du journal par ces autres qu'il présente comme invoqués, notamment parce qu'il surabonde en marques de discours rapportés : ceux-ci en deviennent des indicateurs caractéristiques, des modalités du fonctionnement discursif du journal lui-même.

2.2. Parler comme le cité puis parler avec le cité : de l'entrelacs à la bivocalité

Aussi, en bonne méthode, se gardera-t-on de rabattre le trait matériel des guillemets d'une citation sur un des aspects — la restitution présumée fidèle — auquel il se prête (*ib.* : 20). En réalité, ce discours reproduit entre guillemets hiérarchise en principe deux ancrages énonciatifs : le cité ne trouve accès au sens de ses formes énonciatives que dans la représentation de sa situation d'énonciation telle que la dessine le citant. Les éléments énonciatifs du cité, ses références, ses modalisations notamment euphémiques (cf. les *parfois*, ou autres *s'apparente*), ne sont pas indépendants, mais dans la stricte dépendance relativement au discours citant (*ib.* : 121). Ce que

souligne l'enchâssement syntaxique de la phrase citée dans la phrase citante : c'est le citant, le journal, qui dessine l'image qu'il donne de la parole du cité, c'est lui qui parle du dire cité, le cas échéant dans un entrelacs des propos qui les met sous l'égide d'une véritable co-énonciation. Ce que soulignent aussi les reprises synthétiques du cité par le citant (*ironise, renchérit ou est formel*, p.ex.). On est loin, on le disait, d'un dialogue, malgré les apparences.

Un exemple entre autres possibles :

Lui-même, spécialiste des rapports entre islam et politique, et donc amené à traiter des questions de radicalité, estime s'y employer sans problème. Voilà dix ans qu'il propose à ses étudiants de Sciences Po «une approche sociohistorique du fait islamique» évoquant «les fondations de l'islam et de l'islamisme», «des excroissances radicales de l'islam», sans difficulté avec ses étudiants. «Je ne dis pas que c'est toujours facile, il y a des discussions, mais quand on fait preuve de bienveillance et d'honnêteté intellectuelle, on arrive à faire passer tous les messages», précise-t-il.

Il se constate alors, à plusieurs reprises, de citant à cité, non un emprunt par le journal de dires professionnels tiers, mais un partage du dire entre les deux énonciateurs représentés, le journal et ses témoins, ce que J.Authier-Revuz (*ib.* : 313) nomme une *bivocalité* : le journal ne parle pas *comme* ses interviewés, il ne réduit pas ce qu'il leur attribue à un emprunt, il parle *avec* eux, notamment en introduction ou en conclusion. Il assume ainsi leurs dires en même temps qu'il s'y reconnaît lui-même. Un exemple :

Aux antipodes de la réflexion universitaire, l'esprit de « fast thinking » – « prêt-à-penser » – pour combler le temps d'antenne crée « les bons et les mauvais clients » à la télévision. «*Il y a des travaux de bonne facture qui passent inaperçus, car les travaux "mainstream" sur l'islam radical sont moins sensationnalistes que le voudraient certains médias*», atteste [X]¹. «*La critique fait partie de la démarche universitaire, complète [Y]. La validation d'un travail se fait entre pairs.* »

Cette bivocalité produit, non deux ancrages distincts des dires de chacun, mais un ancrage partagé, tel que ce dont il est parlé (l'objet du texte, ici l'existence d'un vrai débat scientifique) et d'après qui ou d'après quoi l'on parle (les sources du dire), se confondent.

De sorte qu'on ne sait pas si le discours du journal relève de la validation (il se conforte de garanties qu'il trouve dans des voix d'autorité) ou de la persuasion (il vise l'adhésion de son lecteur à ses propres thèses).

De sorte encore qu'on ne sait pas si le journal parle d'un dire (ce que disent des chercheurs) qui parle d'un monde (les recherches sur l'islam), ou si le journal parle d'un monde (ce «terrain» qualifiant la recherche universitaire sur l'islam) tracé selon un dire (celui de chercheurs contestant le bien-fondé du propos qu'ils attribuent à Fl.Bergeaud-Blackler).

¹ Nous substituons des lettres anonymisantes aux patronymes cités dans l'article.

On en vient ainsi à se représenter, avec Mouillaud et Tétu (1989 : 132), que la stratégie du journal «par rapport aux voix qu'il rapporte est l'alibi de [sa] propre voix», le laissant ainsi «actant parmi les actants du jeu» (*id.* : 144) discursif², «dans le même registre» que les cités.

2.3. D'un effacement d'altérité à une exclusion du réel

Autrement dit, la citation, bien qu'apparente, ne fait pas bordure entre le discours propre du journal et le discours dont il se donne comme rapporteur. Mais il y a conversion de l'extériorité affichée de l'autre (les témoins requis par le journal) en *un* discours : il y a échec à séparer, à dissimiler discours du journal et discours des autres retenus. Cet unanimisme signe, avec d'autres indices (notamment la réduction de trois groupes de chercheurs à deux formant large majorité contre Fl.Bergeaud-Blackler) l'unanimité composant la figure textuelle d'un lynchage. La configuration sémantique du texte, nonobstant la mise en évidence de guillemets et d'italiques, ne reconnaît pas un régime d'altérité des discours autres, cités, mais assimile les deux pôles énonciatifs, citant et cité, en un seul geste de rejet de la discréditée, qu'on détaillera en examinant ci-après les thèmes abordés et partagés par le journal et par ses témoins comme on vient de le montrer.

Ce mode de fonctionnement textuel contribue à construire de Fl.Bergeaud-Blackler ce que Y.Grinspun (2022) appelle une *marionnette discursive* : une pratique sémiotique mise en œuvre par un ensemble de discours médiatiques dirigés contre une personnalité jugée «inacceptable» construit un personnage discursif voué à dénigrer la personne réelle.

Cette construction relève dans le texte ici analysé de deux procédés argumentatifs majeurs, que J.Szlamowicz (2022 : 46-49) appelle *prolepse concessive* et *apodioxie*, l'un et l'autre appuyés sur une préconstruction axiologique. Il les définit respectivement ainsi :

a) une concession dont la portée est immédiatement et continûment restreinte. Ainsi, les menaces de mort sont « inadmissibles », mais ce cas est rarissime dans ce cadre professionnel : au contraire, tout atteste ailleurs que prévalent et sérénité et légitimité reconnue d'un débat libre et protégé par un usage de «valeur constitutionnelle». Il faut donc expliquer que ce puisse n'être pas le cas singulièrement pour l'intéressée. Ce qui se fait par voie d'opposition : quand tout se passe bien, à quoi est-ce dû ?

b) s'ensuit une déconsidération consensuelle à l'encontre de Fl.Bergeaud-Blackler : elle représente un groupe très minoritaire, sans guère de reconnaissance dans le milieu professionnel, pour cause (deux intertitres, par où le journal assume expressément deux opinions qu'il y cite) de positions idéologiques et de proximité avec le pouvoir politique – conséquemment loin du «terrain» que fréquente l'expertise scientifique. Cette formule argumentale, qui met en scène une posture de supériorité et de légitimité réservée, rend hérétique ou trompeuse la position de Fl.Bergeaud-Blackler, retirant ainsi ce qui justifierait qu'on l'écoute.

² Les auteurs empruntent la notion d'actant à l'analyse du récit. L'actant, écrivent-ils (p.131), «a un intérêt stratégique à produire le discours» qu'il tient. Il intervient par là « dans le jeu des interactions dans l'espace public ». Toutefois, cet espace ne relève pas de l'analyse linguistique du texte.

Ce double mouvement argumentatif a ceci de remarquable : on aura passé le temps du texte à expliquer pourquoi menaces et isolement n'existent pas ailleurs plutôt qu'à expliquer ce qui fait émerger menaces et isolement là où ils existent. Il est vrai : l'implication est que, s'ils sévissent contre Fl.Bergeaud-Blackler, c'est que lui font défaut les vertus qui expliquent qu'ils n'existent pas ailleurs. Mais enfin, il ne faut pas beaucoup d'esprit critique pour évaluer ce que cette implication a de spécieux : elle n'offre aucune garantie dans l'ordre de la déduction et n'avance aucune donnée d'ordre factuel. Elle prétend seulement déduire de la vertu que les uns s'attribuent des manquements à cette vertu chez un autre. Comme cela ne suffit pas, on adjoindra quelques accusations directes sans preuve aucune : Fl.Bergeaud-Blackler ignorerait les « terrains » et verserait dans l'idéologie, flagorneuse des « instances de pouvoir ».

Alors, la sollicitation d'adhésion à l'éthos et à la sérénité de chercheurs qualifiés et non aliénés aux pouvoirs rend acceptable la caution de témoignages concordants que porte le discours du journal. Leur redondance et leur progression suffisent à leur conférer validité et à laisser hors question le pourquoi de ce réel que sont la mort physique menaçante et la mort sociale poursuivie.

Même quand il est patent que de telles convergences sont gauchies : ainsi passe-t-on de trois groupes de chercheurs – deux minoritaires et un majoritaire – à deux groupes antagonistes, puisque l'un des minoritaires se trouve être uniquement à l'unisson du majoritaire. De sorte que Fl.Bergeaud-Blackler reste seule minoritaire. Ainsi, la possibilité factuelle d'un débat est-elle évincée, par éviction première du réel de la menace avérée, laissée hors explication, et par substitution à ce réel d'effets de choralité non moins mortifères socialement.

3. Progression et réitération des thèmes

3.1. Stratégie discursive : l'opposition. Démenti par l'inconsistance

Le texte procède d'abord par oppositions. Il s'ouvre sur le thème des menaces de mort contre Fl.Bergeaud-Blackler et sur celui de l'étranglement institutionnel de chercheurs. Puis, aussitôt, il met en balance le thème de la pertinence réelle des menaces hormis leur effet publicitaire (« j'en reçois toutes les semaines et je ne les brandis pas dans la presse »), comme, aussitôt, le thème de l'isolement par absence de débat est contesté, et sur deux registres : celui de la légalité (« libertés académiques de valeur constitutionnelle ») et celui de l'expérience professionnelle authentique (« de terrain ») illustrée par treize puis douze chercheurs, « d'horizons et expériences divers », attestant le contraire de l'isolement. Le journal ne s'avise pas que l'expérience de ceux-là ne réfute en rien celle de Fl.Bergeaud-Blackler. Au contraire, elle la confirme, puisque aussitôt elle est décrite comme isolée loin du courant majoritaire et même d'un autre courant dit minoritaire. L'argument à venir de l'exclusion d'une bibliographie apportera de l'eau au même moulin de la véracité du propos de Fl.Bergeaud-Blackler. Car, quelque démenti précautionneux qu'on prétende infliger à Fl.Bergeaud-Blackler, le texte tout entier va mettre en évidence son propre mécanisme textuel d'exclusion. Il y a contradiction entre l'énoncé (pas d'étranglement, pas de mise hors débat) et l'exercice (rejeter pour incompétence et flagornerie envers des pouvoirs établis).

3.2. Stratégie discursive : l'opposition. Démenti par les confusions

En opposition au thème de la pénibilité d'un ostracisme et d'un impossible débat, le thème de la sérénité fera lien de façon itérative comme prétendue attestation que la plainte initialement rapportée de Fl.Bergeaud-Blackler est sans fondement, mais ... ailleurs qu'auprès d'elle. Ce thème de la sérénité, si caractéristique de ceux qui ne sont pas elle, sert immédiatement à mettre en cause par contraste avec ceux-là, empreints de juste valeur professionnelle, sa «légitimité scientifique» compromise par sa complicité avec «certaines forces politiques». Ce qui d'entrée de jeu justifie le premier intertitre introduit par le journal en forme de citation («Proche des instances de pouvoir») qui balise le texte en caractères gras.

On a ainsi le schéma textuel suivant, par oppositions :

- menace de mort

vs relativité de ces menaces par ailleurs ;

- étrangement institutionnel

vs sérénité du terrain véritable.

Il s'en profile deux thématiques qui vont être récurrentes : incompetence scientifique et discords professionnels associés, dans le chef de Fl.Bergeaud-Blackler.

Dans ce passage, l'opposition du «terrain», terme dont la sémantique renvoie à l'authenticité d'expériences, à l'opinion de Fl.Bergeaud-Blackler, expose exemplairement la bivocalité remarquée ci-dessus, la conjonction des voix du journal et de ses témoins, tous à charge. En effet, le propos réputé tiers («le terrain») est assumé par le journal qui affirme comme «largement exagéré» que le débat académique soit impossible, bien que sans l'affirmer (clause prudentielle : «semble»), tout en le relevant dans l'objectivité de sa source : treize chercheurs le 30 mai et douze à date récente avant la publication du 10 juin – qualifications, nombre et précision de dates proches convergent à mettre en place une scène d'évidences dans un rapport (comme on dit "un rapport de police") qu'on présume incontestable.

Mélange des voix, et confusion de registres : comme si savoirs scientifiques et crédit éthique devaient coïncider dans la vertu d'avis unanimes, comme si la connaissance (dont aucune règle constitutive, épistémique, n'est cependant jamais mentionnée) et la créance morale (qu'on déclare mériter sur la preuve autoproclamée de la sérénité de débats) allaient évidemment de pair, découlaient l'une de l'autre. Ce qui est un sophisme. En termes pascaliens : ce n'est pas du même ordre.

Le processus argumentatif mêle une catégorie censée comprendre des faits ou des présomptions et une autre exposant des valeurs. Cette oscillation joue deux fois : sur le plan cognitif, la science vise des réalités méthodiquement, mais ses énoncés sont axiologiquement reçus comme valeurs de vérité ; sur le plan sociologique, le témoignage prétend par sa véridicité renvoyer à ce qui peut être établi, mais il est axiologiquement porteur de la valeur de sincérité.

L'argument d'autorité (une majorité réputée savante, comme telle disqualifiante de qui s'en écarterait) transforme ici ses convictions axiologiques en style assertorique, en formes thétiques : le destinataire de cet argumentaire serait voué à y prêter foi. Toutefois il n'y a rien dans cet ordonnancement de raisons qui ne prête à objection : il ne s'y inclut aucune prémisse nécessaire (on y reviendra).

3.3. Stratégie discursive : constat de vertus vs défaillances, ou les fausses évidences

Il faut bien alors que le journal justifie ces convergences dont il participe. Il le fait dans la modalité assertive du constat («le champ académique actuel peut être représenté en trois blocs»), bien que, de nouveau, il se dise accordé au cité qu'il met en scène («selon ce chercheur»). Dans cette tripartition, l'avis du troisième groupe, on l'a vu, communique de fait, dans la critique contre Fl.Bergeaud-Blackler, avec celui de la majorité qui «travaille sereinement et sérieusement». Est ainsi répétée, à défaut d'être éclaircie, l'étrangeté de Fl.Bergeaud-Blackler contre «tous», ainsi qu'il va être dit. Il s'agit d'installer par répétition et progression à la fois un ordre de certitudes, sinon d'évidences.

Il y a plus : le premier groupe, qui reste la minorité dont participe Fl.Bergeaud-Blackler, non seulement est minoritaire, mais encore «il refuse parfois le débat académique». Non seulement des travailleurs sereins et sérieux convergent à en être capables, scientifiquement (sérieux) et relationnellement (sereins), mais encore ils se heurtent à la volonté de faire bande à part chez qui se plaint de l'absence de débats («parfois» : modalisation euphémique par restriction d'empan temporel).

D'où vient la pratique de la sérénité chez ceux qui se distinguent de Fl.Bergeaud-Blackler ? Là encore, le journal se doit de le justifier. Cela vient du terrain, qui est «exercice d'explication précautionneux» et de vérité scientifique («on fait preuve de bienveillance et d'honnêteté intellectuelle, on fait passer tous [sic] les messages»). Soit une capacité à des analyses détachées des instances de pouvoir politique (premier intertitre) et du «prêt-à-penser» médiatique (troisième intertitre) : voilà qui sauvegarde leurs «positions scientifiques» (deuxième intertitre) – autrement, elles font défaut. L'image des contradicteurs de Fl.Bergeaud-Blackler est irénique, auréolée d'expérience et de socialité vraie. Son image à elle est, au moins, conflictuelle.

Simplement, de ces vertus pratiquées ailleurs, le texte fait les armes d'un lynchage textuel *hic et nunc* : le portrait, par jeux d'oppositions, de qui elles ne sont pas l'apanage. , l'énoncé desdites vertus et leur exercice dans le présent du texte sont contradictoires.

3.4. Inanité médiatique : de l'accusation par le journal à l'autoportrait du journal

La référence faite à l'authenticité du «terrain» se décline sous une autre forme encore que celle de l'enquête anthropologique. Le terrain en cause cette fois n'a pas les qualités du vrai, mais les travers du faux : au lieu du temps long de l'expérience et de la validation par les pairs, les médias laissent voir une «posture complètement idéologique», mais selon la même partition et avec le même ressort textuel d'opposition, que plus haut : un adversaire de Fl.Bergeaud-Blackler, «lui», en fait bon usage, celui qui est «aux antipodes» de la «griserie de l'écho médiatique».

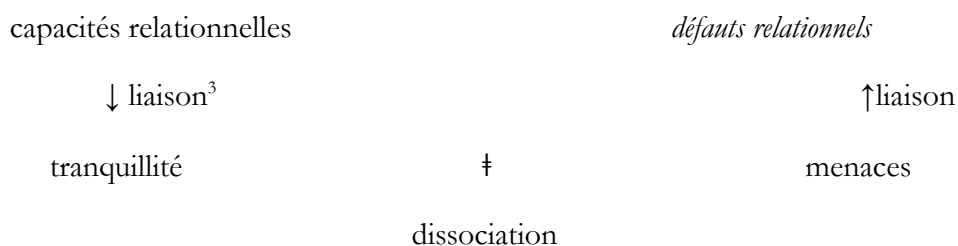
Paradoxalement, ce dysfonctionnement médiatique imputable à Fl.Bergeaud-Blackler, y compris dans l'usage des menaces de mort, va de pair avec une faiblesse institutionnelle insigne, dont les médias résonneraient. C'est qu'il faudrait à Fl.Bergeaud-Blackler «se battre, assure le journal, pour tenir sa position au sein de la citadelle universitaire», elle aurait «le sentiment d'avoir prêché dans le désert», elle s'est alliée à un quasi *has been* («sur le départ»). On s'étonne donc qu'une telle unanimité soit requise pour faire taire cette faiblesse intrinsèque. Aussi le journal doit-il l'expliquer une fois de plus :

Si la recherche scientifique semble pour tous tout à fait possible, il est toutefois un point de bascule, lorsqu'un chercheur s'aventure à faire état de ses travaux, quitte à les caricaturer, sur les réseaux sociaux ou à la télévision.

Ce point-là coud les pièces rapportées de la nullité scientifique (intertitre deuxième : «Pas de positions scientifiques»), des échecs relationnels (pas de sérénité), et des abus médiatiques de façon que bascule enfin en son inanité *la marionnette discursive* ainsi fabriquée.

Ainsi en est-il allé de ce qui sans doute aura été un «exercice d'explication précautionneux lié à l'observation et à l'analyse du réel», explication qui est heureusement le fait de qui a, par ailleurs il est vrai, la faculté de faire valoir la justesse des choses sur les mêmes sujets «sans être dans la condamnation ou l'anathème» et «sans avoir été menacé par qui que ce soit». Comment s'est donc comporté qui reçoit des menaces de mort ? Sous l'angle textuel, c'est l'enchaînement des thèmes qui est significatif : ni condamnation ni anathème ---> dans ces conditions, nulle menace ---> or, menaces contre Fl.Bergeaud-Blackler.

L'essentiel est dit ainsi. Mais mettre en évidence la structure argumentative en révèle la fragilité, et ses ressorts pour impliquer son destinataire (dont, cependant, rien n'est dit). La "déduction" impliquée repose sur deux "liaisons de coexistence" (Perelman 2008 : 394) mises en proportion inverse (*ib.* : 454), c'est-à-dire articulée à une "dissociation" (*ib.*), soit une disjonction entre une majorité et un isolat :



On lit en italiques la case à remplir, à s'approprier par inférence.

On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a soi-même trouvées que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres (Pascal)⁴.

³ Noter le simplisme des implications signifiées par ces liaisons. On n'avance une telle liaison qu'à se porter ignorant des affects de haine que le freudisme a mis en évidence et des stratégies de modelage des croyances ou des relations groupales décrites par la psychologie sociale. Cette remarque toutefois n'est pas d'ordre linguistique.

Cette appropriation est favorisée par le parallélisme avec une autre proportion inverse, explicitée celle-là :



« L'acceptation d'une double hiérarchie confirme généralement la structure du réel qui a été invoquée pour unir les deux séries » (Perelman 2008 : 460). Si ce n'est que, en guise de structure du réel, dans les deux proportions, chacune articulée sur la même dissociation, il n'y a que l'autorité autoproclamée des adversaires de l'exclue : nulle « limite *a quo* » (*ib.* 461) dans quelque réel qui fasse résistance, dans quelque consistance irréfragable.

Ainsi se constate comment se tiennent les procédés (attestations assumées en bivocalité) et les thèmes (incompétence quant au terrain, inadéquations dans les corps professionnels) qui y sont allégués. Faute de quelque réel, des effets de choralité en tenant-lieu, en faisant-lien. Y joindre l'adhésion (supposée) du lecteur par inférence sur la case à remplir, montre ce que Perelman (*ib.* 69) repère dans l'épidictique (ici le blâme) comme « la communion autour des valeurs [...], fin que l'on poursuit indépendamment des circonstances précises dans lesquelles cette communion sera[it] mise à l'épreuve ». Ainsi va textuellement un rituel sacrificiel : nul ne saura plus qui aura jeté quelle pierre, mais tous y auront participé.

C'est à partir de ces implications qu'on peut comprendre l'étrange *incipit* « il reste que » de la dernière phrase, qui suit immédiatement l'autogratification de sérénité : « il reste que les menaces de mort sont inadmissibles » : par rapport à quoi ce reste, cette *concession* d'inadmissibilité ? Une seule donnée explicative émane de ce contexte : par rapport au fait, déductible par opposition, que des comportements de condamnation et d'anathème rendent ces menaces compréhensibles. Si l'on peut *in fine* concéder de l'inadmissible (il faut bien se couvrir), c'est qu'on a d'abord indiqué, sous la guise du contraste, les raisons qui ont mené à cet état. Lesquelles raisons ne sont imputables qu'à leur victime. Nulle raison n'est donnée pour inspirant la haine chez qui menace de mort.

L'étendue (tout le texte hormis le tout début) et la variation réduite des imputations par oppositions (dispersion nulle des avis : la majorité de la profession et une minorité adjointe convergent, la voix du journal et celle des témoins convergents sont intrinsèquement associées) démontrent au moins une vérité, celle de Fl.Bergeaud-Blackler : « Je pense être la seule chercheuse du CNRS qui soit menacée, de plus, sur son propre territoire ». CQFD. Avec, en confirmation supplémentaire, le propre texte du journal. S'est-il rendu compte à quel point la structure de son discours contribue à fonder les plaintes de Fl.Bergeaud-Blackler ?

⁴ *Pensées*, éd. Lafuma, n° 737, Paris, Seuil.

⁵ prêt-à-penser médiatique et compromissions politiciennes. Observer l'hétérogénéité des ordres de liaison.

4. Le paratexte : une opération du journal

4.1. Titre de rubrique : « recherche »

C'est la mention d'une catégorie à la fois scientifique et professionnelle, selon deux axes sémantiques qui traversent le texte : la science prérequisée et la profession divisée (entre un grand nombre et 1). Cette division même sera portée encore par ces deux axes : elle articule à la fois la validité scientifique («terrain» ou non), d'une part, et, d'autre part, la validation par les pairs et les qualités relationnelles dans l'adresse aux collègues ou dans l'enseignement. Des qualités sur ces deux axes deviendront dans le texte des déterminants de tranquillité, d'où il sera suggéré que des défaillances sur ces deux axes ont pu provoquer des menaces.

Ce titre de rubrique qualifie certain sérieux du domaine, donc de qui est autorisé à en rendre compte. Cependant, rien n'est décliné de compétences en ce domaine des signataires. Comme on l'a vu, il n'importe, puisque la voix du journal et celle de certains témoins sont intrinsèquement associées.

4.2. Titre de l'article et sa glose : « Universités : le débat sur l'islam est-il possible ? »

Le premier mot, «universités», fait lien (isotopie sémantique) avec le titre «recherche» de la rubrique. Mais la question qui suit introduit une rupture de thème : non plus le travail de recherche en son laboratoire, mais le débat hypothéqué en son arène. La forme positive de la question induit en effet une réponse préférentiellement négative, celle vers quoi oriente d'abord la glose de deux lignes qui suit immédiatement, attribuée à une personne. Mais, est-il dit, contestée par de nombreuses autres. De la réponse *non* à la réponse *si*. Il y a donc débat, mais inégalement réparti :

Selon Florence-Bergeaud-Blackler, menacée depuis la sortie d'un livre, la situation des chercheurs travaillant sur l'islamisme est inquiétante. Des propos que ne cautionnent pas nombre de ses collègues.⁶

4.3. Les intertitres

Par définition, ils relèvent du journal. Dans les deux premiers, entre guillemets, le journal fait sien directement le propos qu'il cite : «proche des instances du pouvoir», «pas des positions scientifiques». Le troisième, «servir une forme de prêt-à-penser», endosse, comme on l'a montré ci-dessus à propos de ce passage, les discours unifiés du journal et de témoins, unisson qu'il choisit de mettre en exergue ainsi.

De l'un à l'autre intertitre, une cohérence se dessine, thématique : l'aliénation au «pouvoir» se conjugue à une incapacité dans l'ordre scientifique, puis à une incongruité, sinon à une tromperie, publique.

⁶ A notre consultation ultérieure du 16 juillet 2023, cette glose était ainsi complétée : «collègues qui, tout en déplorant les pressions dont l'universitaire fait l'objet, estiment qu'elle confond parfois politique et recherche». Et «d'un livre» était remplacé par «d'un ouvrage sur les Frères musulmans».

Comme il s'agit (cf. *supra*) d'une autoconfiguration par le journal à travers le discours qu'il prétend rapporter d'autrui, rien n'empêche d'y identifier ses propres qualifications. Dis-moi comment tu cites, et je te dirai quelle image se dégage de ton discours : non seulement qui tu convoques et disposes en ton discours, mais comment tu l'y traites : la représentation des discours autres dans le jeu des citations constitue une figuration singularisante des énonciateurs représentés du journal, éloquement dans le choix et la séquence des intertitres.

Mais ces citations et cette assomption de discours autres présentent et annoncent, dans le texte, trois défauts – aliénation, incapacité, incongruité – mis à charge, dans le «débat» qu'on dit mettre en scène, seulement de la protagoniste minoritaire et menacée. De sorte que ces mises à l'écart sont profilées comme à tout le moins compréhensibles.

4.4. Un hors-texte caché mais visible : les omissions

Dis-moi comment tu ne cites pas, et je te dirai quelle image de toi tu exposes. Parmi ces effets d'effacement, figure, en prélude immédiat à l'intertitre «pas de positions scientifiques» caractérisant Fl.Bergeaud-Blackler, la mention d'une absence de celle-ci d'un répertoire scientifique :

Une bibliographie de la radicalisation publiée par le site Hypotheses [.org] recense 253 chercheurs sur la radicalisation islamiste ; Florence Bergeaud-Blackler n'en fait pas partie.

Cette assertion du journal est une affirmation : comme toute affirmation, elle sollicite la croyance de son destinataire, elle se présente comme requérant la foi qu'on lui prêtera en la recevant. Mais ici l'affirmation se dispense de ce qui rendrait plausible qu'on lui prête foi. Car il manque, pour la crédibilité de cette prétendue information, mention a) des dates de constitution de cette bibliographie (courante, périodique ?) ; b) de la date de sa consultation ; c) de ces deux données chronologiques rapportées à la chronologie des publications qui en seraient absentes ; d) des éditeurs et auteurs de cette bibliographie (d'aventure, appartiendraient-ils à ces deux groupes sur trois qu'on vient juste de présenter comme hostiles à l'exclue ? On n'en saura rien).

Par quoi il est patent que, en cherchant à récuser démonstrativement les qualités scientifiques qui pourraient être celles de Fl.Bergeaud-Blackler, le journal s'expose comme manquant lui-même et aux règles de référencement scientifique, et aux règles journalistiques minimales d'exploitation rigoureuse de sources déclarables.

5. Un connecteur argumentatif : *d'ailleurs*.

L'usage de ce connecteur surprend d'emblée :

Lui-même, spécialiste des rapports entre islam et politique, et donc amené à traiter des questions de radicalité, estime s'y employer sans problème. [...] Lui reproche *d'ailleurs* à Mme Bergeaud-Blackler d'avoir quitté le domaine de la science pour rejoindre celui des opinions.

Dans Ducrot et al. (1980 : 193-232), *d'ailleurs* est ainsi décrit dans sa structure de principe :

Soit l'énoncé (ou le complexe d'énoncés) *X d'ailleurs Y*, où *X* et *Y* portent respectivement les arguments *P* et *Q*, tous deux orientés vers une «conclusion» *r*.

X d'ailleurs Y

P (---> r) d'ailleurs Q (---> r)

Dans la mesure où *P* conduit déjà à *r*, *Q* n'est pas indispensable : «tout en présentant *Q* comme argument, le locuteur ne prétend pas argumenter à partir de *Q*» (*ib.* : 195) : il ne l'utilise pas, il l'évoque. Ce n'est donc pas la conjonction *P + Q* qui fait argument, mais chacun d'eux séparément. Le locuteur fait comme s'il pensait à *Q* après coup. C'est pourquoi l'énonciation de *Y* est un nouvel acte.

L'étonnement ici provient du fait que *P* et *Q* ne paraissent pas co-orientés. L'argument (*P*) du savoir et de la bienveillance et de l'honnêteté intellectuelle mène à la conclusion *r* que tout se passe bien. L'argument *Q* (reproche à Fl.Bergeaud-Blackler de sortir de ces voies droites) ne peut servir cette conclusion, mais la conclusion inverse.

Alors, que comprendre ? Une première hypothèse se présente : le témoin et le journal (conjugaison des voix) font comme si le destinataire/lecteur pouvait éprouver des doutes sur la légitimité du passage de *P* (comportements professionnels adéquats) à *r* (tout se passe bien), et qu'il pourrait avoir besoin d'un supplément probant : vient ainsi l'argument *a contrario* (si ces comportements font défaut, les problèmes apparaissent, dont on se plaint). En se montrant capables de supposer d'autres points de vue que le leur, témoin et journal se donnent «une apparence d'objectivité» (*ib.* : 225).

Mais reste à comprendre alors l'introduction du thème du "reproche", connecté au contexte précédent par *d'ailleurs*. L'argumentaire se dessinerait comme suit : ce qui précède a sollicité la croyance du destinataire/lecteur en la bonne foi et les éminentes qualités professionnelles du témoin ; supposées acquises, elles fondent son droit à adresser un reproche à une collègue. *P* (je suis d'éminente vertu professionnelle) ---> vous n'avez que des raisons de me croire (*r*) ; *d'ailleurs Q* (j'adresse des reproches à Fl.Bergeaud-Blackler) ---> vous pouvez m'en croire derechef (*r*). Alors, ce ne sont pas les comportements qui forment arguments quant à l'état heureux ou malheureux des choses, ce ne sont que les vertus engagées dans le crédit sollicité.

Mais, après avoir essayé de donner ses chances au mouvement argumentatif qui soutiendrait cet étrange *d'ailleurs*, on incline à retenir une troisième hypothèse interprétative : «la logique du camelot» (*ib.* : 222). Il s'agirait ici

d'une sorte de prétérition argumentative, c'est-à-dire portant non pas sur les informations données, mais sur leur utilité dans l'argumentation. [...C'est la] figure qui sous-tend la technique de vente des camelots, et en général l'utilisation publicitaire des primes ou des remises. Pour montrer qu'il propose une affaire avantageuse (*r*), le camelot fait d'abord l'éloge (*P*) de la douzaine de crayons qu'il vend pour dix francs. Ensuite, dans un «second mouvement discursif», il ajoute : *Et*

puis tiens ! emportez aussi ce stylo ! (Q) En choisissant de dissocier le stylo, de le donner en prime, plutôt que de l'associer aux crayons, il fait comme si les crayons à eux seuls constituaient déjà un marché avantageux.

Cette propriété générale de *d'ailleurs* permet certaines des manœuvres autorisées par la prétérition⁷. D'abord, elle évite à l'énonciateur d'avoir à se justifier à propos de Q, puisqu'il le dit seulement par surcroît en faveur de *r*. Q est ainsi soustrait à la discussion. De même, le camelot n'a pas à défendre son stylo, puisque le marché est censé être déjà profitable sans lui. [...Ce qui est avantageux] si Q se trouve être par ailleurs un argument pour une conclusion différente de *r* (appelons-la *s*), conclusion que l'énonciateur voudrait en fait suggérer même s'il se donne l'air d'argumenter pour *r* ; Q ayant été introduit dans une argumentation orientée vers *r* et, dans ce rôle, soustrait à la discussion, il reste soustrait à la discussion même lorsqu'on l'envisage par rapport à *s*.

Cet exemple est proposé : *cette théorie explique de nombreux faits (P ---> r : éloge), d'ailleurs elle a déjà été avancée (Q)*, ce qui vise la conclusion *s* (théorie peu originale).

Transposons. La stratégie discursive fait semblant de soutenir d'expérience (P) l'idée que des comportements professionnels adéquats évitent la survenue de problèmes (*r*, irénique), mais vise *s* (agressif : «reproche»), à savoir de justifier le discrédit infligé à Fl.Bergeaud-Blackler, lié à ses déviations dans l'exercice professionnel (positions politiques et simplismes médiatiques substitués à des positions scientifiques (Q)). Mais, «comme Q a été introduit en faveur de *r* sur le mode du *d'ailleurs*, il ne donne plus prise à la discussion» (*ib.* : 223) – sa formulation assertive confirme que la croyance du lecteur est restée bien également sollicitée. La balise formulaire qu'est l'intertitre l'avait anticipé («Pas des positions scientifiques»). Le lecteur est contraint de l'admettre pour comprendre l'emploi de *d'ailleurs*.

Mais jusqu'où est-il contraint ? Car si l'article expose «un projet sur le savoir de l'autre» (Mouillaud-Tétu 1989 : 176), le lecteur, encore faut-il que celui-ci prenne en charge la «relation fiduciaire» (*ib.*) qui sollicite sa crédulité. Car, si le journal fait des témoins qu'il convoque des références dotées d'un statut d'autorités «fonctionnant selon une présupposition de dire-vrai», néanmoins, «il n'est pas possible de décider a priori de l'effet que produit [ce pouvoir-dire d'autorité] sur la légitimité du discours» (*id.* : 138) en tant qu'il est reçu. C'est pourquoi il faut le renforcer d'une adhésion du lecteur, recherchée en le conduisant à construire une inférence ou en le saisissant de l'exemplarité d'un fait frappant (la bibliographie).

Épilogue : pourquoi ne pas conclure

Si l'on adopte ainsi l'examen synthétique qu'E.Danblon (2010 : 231) propose, des «critères de validité pour la raison moderne», qu'elle nomme nécessité, argument et justification, et si donc on accepte avec elle que les effets de persuasion prennent là les formes, respectivement, de «l'évidence, de l'exemplarité et de la capacité à donner du sens à une représentation», alors il

⁷ La prétérition consiste à dire quelque chose en se déchargeant, sous un mode ou sous un autre, de la responsabilité de le dire : *je passe sous silence A, inutile de dire que A*, etc.

apparaît que l'article ici étudié tente de parvenir à ces effets en utilisant les deux derniers moyens. P.ex., comme nous l'avons expliqué, la prolepse concessive et la proportionnalité inverse avec inférence à construire sont des mécanismes argumentatifs qui visent à «ranger [la] situation donnée sous une représentation partagée», du moins censée l'être. Quant à l'absence d'un nom dans une bibliographie censément spécialisée, elle figure la bonne raison de l'exemplarité, et ce cas tire sa pertinence d'être donné pour avoir des traits de ressemblance avec du déjà connu, parce que sa particularité incarne une généralité, l'exclusion répétitivement signifiée.

Mais aussitôt il s'observe que le critère de nécessité, qui caractérise l'évidence requise pour la persuasion, fait défaut. Rien ne relève d'une démonstration au départ (limite *a quo*) d'un réel faisant résistance aux thèses avancées à charge exclusive de l'accusée.

Ou plutôt, il y a bien une démonstration, mais interne à la structure du texte : par la voie paradoxale des convergences (bivocauté, majorité, adhésion sollicitée du lecteur, refus prêté à la mise en cause) s'élabore et s'atteste la validité de la thèse de l'accusée : le débat est impossible, elle en est exclue. Mort sociale déclarée entre deux rappels de la mort réelle menaçante. Sur ce point, la présente étude se structure d'un discernement que Perelman (2008 : 274) appelle «rétorsion», appelé au moyen âge *redargutio elenchica*, et aujourd'hui aussi connu comme contradiction performative : l'attaque qui vise à démentir Fl.Bergeaud-Blackler est incompatible avec ce démenti, au contraire elle le confirme en accomplissant ce qu'elle prétend contester, l'exclusion du débat avec la personne visée dans l'institution. «L'acte implique ce que les paroles nient» (*ib.*).

C'est que le lecteur sollicité garde la liberté, nonobstant les argumentations des énonciateurs représentés, d'«adopter diverses stratégies d'assomption et choisir d'occuper divers foyers énonciatifs» (Rastier 2016 : 94), c'est-à-dire des sites variés d'origine de ses repérages notamment modaux et évaluatifs à travers le texte qu'il lit, y compris celui d'où il reconnaît l'inconsistance interne de l'énonciation représentée. «Pour une sémantique interprétative, le lecteur n'est pas moins créateur que l'auteur, mais il l'est autrement.» (*ib.*)

Bibliographie

Authier-Revuz, Jacqueline. *La représentation du discours autre. Principes pour une description*, Berlin/Boston, de Gruyter, 2020, 685 p.

Danblon, Emmanuelle. La rhétorique : art de la preuve ou art de la persuasion ?, *Revue de métaphysique et de morale*, 2010/2, n° 66, p. 213-231. DOI : 10.3917/rmm.102.0213. URL : <https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2010-2-page-213.htm> (consulté le 25 juillet 2023)

Ducrot, Oswald et al. *d'ailleurs* ou la logique du camelot, in Ducrot, Oswald, *Les mots du discours*, Paris, éd. de Minuit, 1980, p.193-232.

Grinshpun, Yana. La mauvaise foi et l'éthos : construction médiatique de la marionnette discursive, *Observables* 2022, n°2, p.79-96.

Mouillaud, Maurice, Tétu, Jean-François. *Le journal quotidien*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1989, 204 p.

Perelman, Chaïm, Olbrechts-Tyteca, Lucie. 2008. *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 2008, 740 p.

Rastier, François. *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 2009, 284 p.

Rastier, François. *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris, Honoré Champion, 2011, 272 p.

Rastier, François. *Sens et textualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, 287 p.

Szlamowicz, Jean. Vers une modalisation rhétorique de la mauvaise foi ? , *Observables* 2022, n° 2, p.43-58.